



La photographe palestinienne **Fatma Hassona** au cœur d'un film et d'un livre

Put your soul on your hand and walk

Sepideh Farsi, Film, 110'

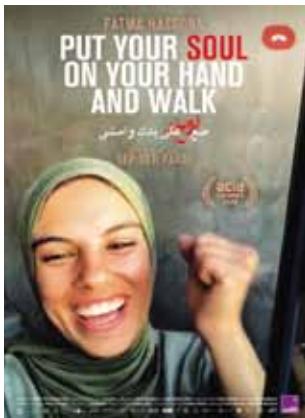
Le 16 avril 2025 deux missiles à guidage de précision explosaient dans un appartement de Gaza, tuant Fatma Hassona et dix membres de sa famille. C'était au lendemain de l'annonce de la sélection pour le Festival de Cannes du film que lui avait consacré la réalisatrice iranienne Sepideh Farsi. Fatma Hassona, que la réalisatrice appelle «Fatem», était une jeune photographe de 25 ans qui avait choisi de documenter la vie à Gaza sous les bombes. Sepideh Farsi l'avait contactée par Internet et avait échangé avec elle pendant près d'une année, par écrans interposés. Ces conversations font la matière du film.

La forme est singulière : la réalisatrice filme l'écran du téléphone où apparaît le visage de Fatem, avec toutes les interruptions dues à la liaison Internet, et se filme elle-même, y compris quand elle suspend la conversation pour ouvrir la porte à son chat : cela donne l'impression d'une matière brute, d'une spontanéité sans fard alors même qu'elle assume le choix d'un montage en entrelaçant ces conversations avec des images de télévision ou des photos prises par son interlocutrice.

Mais ce qui fait la force de ce film c'est Fatem elle-même, dont le sourire illumine l'écran, un sourire souvent désespéré, parfois baigné de larmes, qui joue un peu comme une mise à distance de l'horreur et une marque de résilience. C'est ce qu'elle dit d'elle, de sa famille, de sa fierté d'être gazaouie, de ses rêves, de ses joies, le poème qu'elle a écrit mais aussi la dépression qui la gagne. Et ce qu'elle raconte d'un ton posé sur ce qu'elle vit et que vivent ses compatriotes : la mort, celle de toute une partie de sa famille, sa tante dont on n'a retrouvé que la tête ; la faim qui la taraude ; les déplacements forcés avec la phrase qui donne son titre au film, les explosions incessantes : «*on s'habitue mais on ne s'y fait pas*», dit-elle.

Au-delà du témoignage, l'intérêt du film est aussi dans la relation qui se noue entre ces deux femmes de générations différentes : Fatma, gazaouie, croyante refusant de montrer ses cheveux à la caméra, enfermée dans une prison à ciel ouvert et qui rêve de voyages, et Sepideh, Iranienne laïque, emprisonnée dans son pays, exilée qui vit en France et voyage du Canada à Rome. Une relation fondée sur une sympathie mutuelle qui se construit peu à peu mais sans doute aussi sur l'expérience partagée de l'enfermement.

Tout cela construit un film fort, original et chargé d'émotion, qui ne peut laisser indifférent.



Les Yeux de Gaza

Fatma Hassona, Textuel, sept. 25, 144 p., 29 €

En même temps que le film paraît, avec le soutien de Mediapart et d'Amnesty International, un livre de photos de Fatma Hassona : comme l'explique Sepideh Farsi, ce sont des photos qu'elle lui a fait parvenir au fur et à mesure. Elles sont splendidement mises en page, en parallèle d'extraits de dialogues du film. Elles permettent non seulement de se faire une idée de la tragédie à Gaza mais aussi de se rendre compte du talent de photographe de «Fatem».

Ces photos manifestent un incontestable sens du cadrage et de l'instant à saisir, la capacité de provoquer l'émotion et, en même temps, elles marquent un regard d'une grande humanité. C'est le cas de cette photo où l'on voit de dos une foule qui fuit et au premier plan une petite fille qui se retourne et jette un regard où se lisent angoisse et désespoir. C'est le cas aussi de beaux portraits d'adultes et d'enfants. Mais le plus frappant, ce sont les photos de ruines. A leurs pieds, des personnages dont le contraste avec ces destructions fait encore plus sentir l'ampleur du désastre, comme ce garçon assis devant un tas de décombres avec, à côté de lui, un dérisoire ventilateur.

La mort est omniprésente mais jamais montrée directement, plutôt sous-entendue, par exemple avec cette photo d'un garçon qui tente d'effacer au jet d'eau des traces de sang, ou celle de deux sacs blancs portant une inscription «Tête et morceaux de corps, anonyme». Et bien sûr, derrière, les ruines de toute sorte, noircies par le feu. Il en va de même de la faim et du dénuement qu'évoquent par exemple ces enfants tenant une marmite vide en métal brillant au milieu d'une queue, ou cette fillette dans une coursive qui porte un bidon en plastique bleu.

Pourtant ce livre n'est pas désespéré, à l'image d'ailleurs de Fatma dans le film : nombre de photos manifestent l'espoir, la volonté de résilience, l'humanité malgré tout présente : des ruines avec des inscriptions en arabe qui proclament cet espoir, «Promis, nous la reconstruirons» ; des abris de fortune au pied des immeubles effondrés, un groupe de garçons assis sur une charrette qui posent en souriant à l'objectif, une petite fille la tête tournée vers une perruche accrochée à son doigt... Et, à la fin, un drapeau qui flotte dans le ciel bleu, au-dessus des bâtiments d'un hôpital noirci par les incendies.

Ce livre n'est pas seulement un témoignage impressionnant et émouvant. C'est d'abord un beau livre.

Gérard Aschieri, rédacteur en chef de *D&L*

